

Critique de « Fondements spirituels de la vie sociale Senoufo » de M. Bohumil Holas

par P. KNOPS

Dans le journal de la Société des Africanistes, T. XXVI, fasc. 1, II, 1956, M. Bohumil Holas présente des observations, sous la forme d'une étude, sur les Fondements spirituels de la vie sociale Sénoufo. Traiter un sujet semblable pour des ethnies étrangères, quelles qu'elles soient, exige une étude patiente de longue haleine, une observation assidue et approfondie reposant sur de nombreuses années de contact avec ces populations, surtout si elles sont nègres, australiennes, ou autres dites primitives. Même des observateurs vivant habituellement sur place, hésitent à exprimer ce qu'ils croient être les résultats d'une longue expérience in situ en matière religieuse et spirituelle. Tel M. Griaule, qui, après avoir étudié la vie religieuse des Dogons pendant de très nombreuses années, se déclare loin de connaître le sujet.

Une pareille prudence doit être d'autant plus nécessaire quand il s'agit de la vie spirituelle d'une tribu réfractaire à toute influence étrangère, conservatrice jalouse de tout ce qui lui a été transmis depuis des générations nombreuses, vivant en vase clos, n'admettant guère d'intrusion de la curiosité de ceux qui ne sont pas des siens, et donnant aux questions de ceux-là concernant le comment et le pourquoi de telle institution, de tels rites, la réponse invariable : « C'est leur coutume de faire », « C'est leur manière d'être ».

A moins de trouver sur son chemin un de ces déracinés, à peine tolérés par les autochtones : interprètes, instituteurs, écoliers de blancs, élèves d'écoles coraniques, agents de commerce, chrétiens, anciens tirailleurs sénégalais, qui n'ont conservé de leur tribu qu'une circoncision indélébile et un tatouage ineffaçable... A trouver la signature de ce même auteur sous des articles concernant des peuplades ouest-africaines ethnographiquement très différentes, et géographiquement assez éloignées les unes des autres, Baulé, Kono, Agni, Libéria Oriental, Sénoufo, nous avons l'impression qu'il se déplace au contraire beaucoup, à la mode des journalistes reporters, interviewant ici, et consultant là les rares documents existants et souvent superficiels.

M. Bohumil Holas se rend lui-même compte des difficultés que présente son sujet ; il annonce en effet la possibilité d'apporter des retouches à son esquisse : nous supposons donc que celle-ci a été publiée dans le but de recueillir les renseignements susceptibles de l'y aider.

Dans son esquisse il aborde trois sujets :

- a) Cosmologie ;
- b) Religion traditionnelle ;
- c) Cultes nouveaux.

Nous n'avons aucune compétence au sujet de ces cultes nouveaux et de leurs formes locales, masa, ou culte de la Corne, fondés dans l'après-guerre : nous lisons avec intérêt les constatations de M. Holas sur leur diffusion, leur importance surtout chez les Kiembara, et leur régression presque partout en pays sénoufo.

COSMOLOGIE

Chez des peuples aussi foncièrement monothéistes que les nègres soudaniens, dont la croyance en un dieu unique et maître du monde a d'ailleurs été soutenue et même renforcée par huit siècles d'influence islamique diversement profonde, et par plus de cinq décades de christianisme, il est extraordinaire que cet écrivain ait découvert un récit d'une genèse accomplie par ce qu'il appelle *un couple de démiurges*, qu'il dénomme d'ailleurs *deux divinités suprêmes*, KA-TYELEO, « la mère du village », la partenaire féminine, et KA-TYOLO, son parèdre. Nous nous permettons de lui signaler d'abord le sens étymologique de ces deux dénominations :

KA-TYÈLÈO : Ka = village

tyè = femme

léo = vieux, vieille

c'est-à-dire la vieille femme du village.

Mère se traduit par : nou, non, iya, et donc pas par tyè.

KA-TYOLO : se traduit « l'initié du village ».

Ka = village

tiolo = initié, qui s'est occupé pendant trois ans de l'entretien du sinzarge, ou bois sacré. Dans les manifestations gpo-oro, ou poro, ainsi qu'à l'occasion de certaines funérailles, il ne remplit que des fonctions très subalternes. Dans la hiérarchie des dignitaires de cette société initiatique le tiolo est inférieur au ka-foo, c'est-à-dire celui qui peut porter des vêtements blancs aux réunions et aux manifestations, et chanter les refrains aux cérémonies funéraires.

Ces deux noms propres sont peu convenables à des divinités suprêmes, et même humiliants pour elles.

Très prudemment l'auteur avance cependant (p. 10) : « Parfois une fusion de leurs noms se produit, de sorte que l'essence suprême, fondue ainsi en un seul Etre, sera nommée *Kulo Tyelèo...* ». Je tiens à souligner ici que pendant 10 ans d'observation chez les Sénoufo du Centre, ceux-là précisément qu'a visités M. Buhomil Holas, je n'ai rencontré aucune trace de deux divinités suprêmes, même pas sous la forme d'hénothéisme ou système religieux dans lequel on n'adore qu'un seul Dieu tout en n'excluant pas l'existence d'autres dieux. Pour tous les Sénoufo du centre, kiémbara, naffara, tagouana, niarafollo, et autres, il n'y a qu'un seul dieu, non fissible en sous-divinités plures : dieu unique, reconnu comme tel par tous les Soudanais Occidentaux et que les Sénoufo appellent KOLO-TIOLLO, ou NIENE-KOLOTIOLLO, ou IREGUEFOLLO. Ce nom « Ireguefollo » est donné à Dieu en tant que créateur et possesseur de toutes les choses. Plus loin, p. 18, l'auteur fait d'Ireguefollo un médiateur entre Kolotiollo et les humains ; il l'orthographe Ilige-Vô ou Iligefolo, ce qui n'a aucune importance, car Vô n'est qu'une contraction locale de follo : Vô et follo se traduisent par « possesseur de ... ».

Le récit de la création du monde, recueilli sur place par M. Holas est une narration provenant directement ou indirectement d'un indigène christianisé, mais de qui on peut dire qu'il ne sait pas bien la leçon. Nous y retrouvons e.a. presque tous les éléments des 26 premiers versets de la bible, mais avec une confusion dans la chronologie de la Genèse. Suivons jour par jour ce récit sénoufo en le comparant à celui du Pentateuque.

Premier jour : Par sa parole, Ka-tyèlèo, la partenaire féminine du couple des démiurges (rappelons-nous que les Sénoufo vivent sous le régime matrilinéaire) (1) érigea sa demeure céleste, éclairée le jour par le soleil, et la nuit par la lune et les étoiles. A ce récit relaté par M. Holas correspond également le 1^{er} jour de la création biblique : « Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut. » Mais aussi le quatrième jour : « Qu'il y ait des luminaires au firmament pour distinguer le jour et la nuit. Dieu fit deux grands luminaires : le plus grand pour présider au jour, et le plus petit pour présider à la nuit. Il fit aussi les étoiles ».

Deuxième jour : Création, toujours par la parole divine, de la terre. À quoi correspond le 3^e jour du récit biblique : « Dieu dit : Que les eaux se rassemblent en un seul lieu, et que le sec apparaisse ! » Par le « sec », Dieu entend nommer la Terre.

(1) Voir Bulletin de la Société royale belge d'Anthropologie et de Préhistoire, tome LXXVII, 1956, P. Knops, Les Sénoufo de la Côte d'Ivoire et du Soudan, p. 143.

Troisième jour : Apparition des cours d'eau alimentés par la pluie. Dans la Genèse cette partie de la Création est contenue implicitement dans le 3^e jour.

Quatrième jour : Grâce à cette humidité les herbes se mettent à pousser. Ici nous devons remettre en parallèle ce même 3^e jour biblique : « Que la terre produise de la verdure, des herbes, ... »

Cinquième jour : Création de l'homme, appelé Wulo To (notre père). Il a la peau blanche, marche nu, ne parle pas (avec qui parlerait-il !!!), ne mange point, ne boit que de l'eau. Ce jour de la création sénoufo correspond au 6^e de la genèse biblique.

Sixième jour : La terre se peuple d'animaux, et les cours d'eau de poissons. Nous lisons dans la bible au 5^e jour : « Dieu dit : Que les eaux pullulent d'une multitude d'êtres vivants, et que les oiseaux volent sur la terre ». Et la bible continue : « Que la terre produise des êtres vivants, selon leur espèce : bétail, reptiles, animaux sauvages selon leur espèce. Et il en fut ainsi ». (Qu'il soit permis de signaler en passant que les cours d'eau en territoire sénoufo ne sont peuplés que de peu de poissons).

Septième jour de la création sénoufo selon B. Holas : Au-dessus des plaines herbeuses se dressent, toujours suivant la volonté divine, les premiers arbres portant les premiers fruits. Ici nous devons rappeler ce 3^e jour de la création génésiaque déjà partiellement cité : « Que la terre produise de la verdure, des herbes, des arbres ».

Suivent encore 3 jours, qui complètent dans la cosmologie sénoufo ce que la bible n'a pas dit ni fait sous-entendre.

Huitième jour : apparaissent les outils agricoles, en bois, en pierre et plus tard en fer.

Neuvième jour : C'est l'éveil de l'instinct sexuel de Wulo To, et la création de sa compagne Wulo No (Notre mère), blanche et nue, qui, se sentant honteuse comme Eve, se vêt de feuilles comme elle.

Dixième jour : est caractérisé par l'invention de la poterie et par la fabrication de briques séchées au soleil pour la construction des maisons.

Sans doute ces trois derniers jours complémentaires sont-ils des addenda personnels des conteurs indigènes auprès de qui le reporter a puisé ce mythe de la création. On ne doit pas perdre de vue que les Soudanais, comme d'ailleurs tous les Nord-Africains et les Orientaux, aiment les contes : on peut s'en rendre compte sur les marchés de l'Afrique Septentrionale, où le conteur a autant de clientèle que le charmeur de serpents. Durant les heures d'attente de leur repas du soir souvent tardif, les sénoufo s'accroupissent autour des griots et autres charmeurs de la parole. Conteur, chacun peut l'être à condition d'avoir une imagination créatrice féconde. Un chrétien, un musulman, un évolué trouvant trop

court le récit biblique de la création en six jours, complétera ou adaptera fièrement la narration sacrée pour faire plaisir à ses auditeurs, et faire durer leur plaisir.

Cependant dans ce récit cosmogénique nous rencontrons certains détails trahissant son origine étrangère, européenne, chrétienne, ou islamique.

1. — L'homme et la femme avaient été créés blancs, nus, et ayant, dès leur existence, *honte de leur nudité*. Les informateurs de M. Holas ignorent-ils donc que les femmes sénoufo, comme leurs sœurs bobo, bambara, lobi, ne connaissent pas la honte de leur nudité ?

Qu'il y a des danses publiques exécutées par des hommes et des femmes entièrement nus ? Que dans les petits villages des plantations ou de la brousse on pouvait, encore avant la dernière grande guerre, rencontrer des femmes se rendant toutes nues à la rivière ? Qu'elles s'y mettent nues pour faire leur lessive ? Dans les initiations tant masculines que féminines, les initiés vivent nus pendant trois mois, certains s'en-duisant cependant le corps de cendre grise ou de boue : les photos reproduites dans « Fondements spirituels de la vie sociale sénoufo » en font foi également. Sans doute la honte originelle de leur nudité doit-elle servir aujourd'hui d'explication à l'usage chez beaucoup de femmes de se couvrir le sexe et le postérieur uniquement d'une touffe de feuilles de l'arbre appelé séritigüe !

2. — C'est encore un « européanisme » ou néologisme que l'invention, par le couple primordial, de la brique séchée au soleil. Cela démontre un degré amusant de naïveté chez les informateurs indigènes, que de faire croire à ce mode de l'invention de la brique séchée. Jusqu'aux toutes dernières années du XIX^e siècle, où eut lieu la première pénétration européenne chez les Sénoufo du centre, ceux-ci ignoraient la brique séchée au soleil. Nous devons même ajouter que chez des Sénoufo-naffara nous avons été les premiers à leur montrer ce procédé, vers 1924. C'était, et c'est encore la coutume générale de pétrir l'argile, de l'allonger en forme de boudins, que les maçons superposent humides sur les murs en construction.

3. — Deux noms propres, Wolu To, celui du premier homme créé par Ka-Tyèlè, et Wolu No, celui de la première femme, doivent être soulignés dans cette cosmologie. Serait-ce une simple coïncidence que Wole To, qui signifie « Notre père », est le premier mot de la prière chrétienne que nous appelons le PATER, et que Wole Nu, qu'il faut traduire par « Notre mère », est précisément le vocable par lequel les chrétiens sénoufo invoquent Marie, Mère de Dieu ? Qu'il soit permis à ce propos de rappeler que dans cette langue indigène (sénoufo du centre) on ne traduit pas l'adjectif possessif « notre » par Wulo ni Wolu, mais, selon les localités par Wole, Wolle, ou par la contraction Wô.

Sous le titre « Evolution » M. Bohumil Holas retrace l'achèvement de l'organisation du monde et l'intervention de différentes techniques d'acquisition ou de production, etc...

N'insistons pas sur certaines contradictions que cet écrivain commet d'un paragraphe à l'autre, telle l'invention des armes pour la défense de l'homme contre certains *animaux hostiles et dangereux* (p. 13), alors qu'au paragraphe suivant (id. p. 13) la première victime des flèches que décoche Wolu To est *un oiseau* (sans doute à titre d'exercice de tir). Ailleurs on trouve des allusions et des descriptions qui ne concordent pas avec les coutumes locales, p. ex. au dernier alinéa de la page 13, où il est dit que la première corbeille confectionnée sert d'abord à transporter le produit de la chasse et de la pêche. Cependant le chasseur professionnel sénoufo n'a ni gibecière, ni carnassière, même pas en vannerie sous la forme d'une corbeille. Le petit gibier, oiseau ou quadrupède, est porté par le chasseur sur la tête, ou parfois attaché à la ceinture ; le fretin, destiné à la friture, est rapporté dans unealebasse. Le gros gibier est ramené au village à tête ou à bras d'hommes, les pattes liées deux par deux, à travers desquelles est passé un gros bâton. Le gros poisson, malgré son odeur, est également ramené au village sur la tête.

Au dernier alinéa de ce chapitre II, Evolution, p. 14, apparaît sur terre le forgeron. Par sa venue s'achève selon l'auteur, la période culminante de la civilisation humaine, « l'âge du fer ». Malheureusement il tombe ici dans une erreur ancienne et apparemment indéradicable, que ne cessent de répéter les reporters s'intéressant aux institutions africaines, quand ils émettent une fausse conception du forgeron nègre. Nous, Européens, nous avons donné le nom de forgerons aux membres d'une de ces institutions africaines les plus énigmatiques et intéressantes. Pour nous, le forgeron d'Europe, qui est lui-même en train d'éteindre son brasier et de déposer son marteau devant le mécanicien moderne, est inévitablement associé au travail du fer ; par conséquent, pour nous, qui avons transposé ce vocable avec son sens européen moderne à l'Afrique nègre, même le forgeron soudanais reste celui qui extrait, fond et purifie le minerai pour le transformer en outils et en armes. Mais cette définition est inexacte, parce que incomplète, car le forgeron sénoufo est plus ancien que l'âge du fer. Avant l'emploi du fer, celui que nous appelons faussement forgeron, et à qui conviendrait, à défaut de mieux, le nom d'*artisan*, taillait la pierre, peu importe l'époque lithique à laquelle son travail appartenait. D'ailleurs nous avons rencontré à plusieurs reprises dans sa case et son atelier de l'outillage en pierre, marteau, enclume. De même il taille aujourd'hui encore ces pierres plates sur lesquelles les fileuses de sa tribu égrènent le coton, et ces autres pierres que la ménagère utilise pour écraser les carottes de manioc et certains condiments, pour lesquels le mortier et le pilon en bois semblent trop lourds. Ceux des indigènes,

qui contrairement à la majorité, ne considèrent pas les haches polies comme des pierres de foudre (hauossa, peul, malinké, mandingue, etc.), attribuent leur taille aux forgerons anciens. Et c'est probablement une reminiscence des temps où ils faisaient ces haches néolithiques, appelées pierres de la foudre, que d'attribuer aux forgerons un grand pouvoir sur les éclairs : celui de les détourner de leur direction, de les diriger vers tel village, telle case, tel individu. C'est de ces temps antérieurs à l'âge du fer que le forgeron sénoufo a gardé le droit exclusif de travailler le bois, non seulement comme accessoire ou comme complément indispensable d'un outil, mais aussi en tant que ce bois coupé, taillé, ou sculpté fut ou est en lui-même un outil artisanal, agricole ou culturel.

Selon M. Bohumil Holas, la double destinée des forgerons est industrielle et sacerdotale. Nous dirons bien plutôt *magique*. Le forgeron est l'agent de la magie blanche, celui qui communique ex opere operantis des vertus surnaturelles aux houes, aux haches, aux herminettes, aux flèches qu'il forge ; celui qui rendra inoffensifs, dans la brousse à défricher et à labourer nouvellement, les génies qui l'habitent. Et c'est la femme de sa caste, la potière, qui transmet aux récipients qu'elle moule, des pouvoirs protecteurs pour ceux qui les utiliseront. Mais c'est aussi celui que nous appelons forgeron, qui devient à ses heures nocturnes le nécrophage connu localement sous les noms de « kuliu » ou « navaga », c'est-à-dire l'agent de la magie noire, activité peu en rapport avec une soi-disant destinée sacerdotale.

Concernant la première partie de l'esquisse « Fondements spirituels » nous sommes intrigués par ce qui est appelé « influences paleo-soudaniennes ». Nous avons connu la civilisation sénoufo à une époque où des religions et des cultures étrangères n'avaient frôlé que quelques individus. Il est d'autre part impossible de préciser l'âge de cette ethnie, et l'époque de sa fixation dans son habitat actuel. Si V. Delafosse fait remonter cette dernière, sans aucun indice, à des milliers d'années, on peut cependant, sans erreur, avancer que cette population y vit depuis au moins 250 à 300 ans, et qu'il est très possible qu'elle y existe depuis une époque plus lointaine. Qu'il nous soit permis de demander à M. Holas ce qui aurait pu altérer dans un passé lointain la base et les éléments principaux et fonciers de la vie sociale et religieuse de cette société, et provoquer la distinction et les déterminatifs de paléo- et néo-soudaniens ? Ne peut-on pas au contraire conclure qu'à peu près toutes leurs institutions sont paléo-soudaniennes, vu l'âge ou l'ancienneté de la tribu, sa fixation lointaine dans son habitat au Soudan méridional, et l'acharnement fanatique de pratiquer et de conserver de vieux rites et usages, retrouvés nombreux par les archéologues sur les bords du Nil en Egypte et au royaume Meroïtique.

RELIGION TRADITIONNELLE

Nous ne pouvons pas toujours suivre M. Bohumil Holas dans cette partie de son reportage, celui-ci souffrant parfois d'obscurité dans la terminologie, et de contradictions. Sa description des structures religieuses appartient à un type d'explication qui n'a rien à faire avec les conceptions vécues par les individus de la société sénoufo. Ajoutons, sans aucune hésitation et sans la moindre crainte d'exagérer, qu'une connaissance profonde du dogme, qui implique aussi l'intelligence des symboles sacrés, n'est comprise par aucun initié du gpo-oro (poro). Cet enseignement dans la société secrète est absolument superficiel et de mémoire : c'est une cérémonie rituelle, dans laquelle la raison et ses fonctions ne prennent aucune part.

Notons aussi que *lo* est la dénomination mandingue ou dioula du gpo-oro, laquelle a prévalu chez certains sénoufo occidentaux, où d'ailleurs les habitants parlant le mandingue sont nombreux. En territoire Yorouba, où la grande société secrète porte aussi le nom de *Oro*, les hauossa l'appellent également du même nom *lo*.

Mais soulignons avec l'auteur de cette plaquette que le gpo-oro (poro) est avant tout d'ordre sociologique et que dans cette ligne son rôle politique fut important. C'est lui qui donne son approbation à la nomination d'un nouveau chef de clan ou roi ; qui préside avec le roi aux cérémonies annuelles de la revigoration de la terre, appelée fête des Ignames ; qui supprima en 1927, après moins de deux ans de règne, le jeune roi de Karakoro, Nemongo, coupable d'avoir dilapidé le trésor de cette sous-tribu naffara. C'est encore cette société secrète qui donnait aux chefs censés devenus trop vieux l'ordre du suicide rituel après 7 ans de gouvernement : comme ces cérémonies initiatiques suivent un cycle de 7 ans, et comme nous l'avons dit, le gpo-oro était et est lié au culte de la fertilité, à chaque nouveau cycle initiatique correspondait un nouveau roi.

Là où M. Holas prétend que la vie religieuse et morale des indigènes se confond avec le côté spirituel du poro, il semble exclure l'existence, chez les Sénoufo comme chez tous les Soudanais, de cette loi naturelle en tout semblable à celle des Antiques. Même dans les groupes nègres qui n'ont pas cette institution, cette loi naturelle existe et est sévèrement observée.

Nous ne tiendrons pas compte de sa description du gpo-oro, ni de son initiation, ni des degrés divers par lesquels il fait passer les initiés. Cette institution existe dans beaucoup de tribus ouest-africaines, depuis la Guinée Française jusqu'au Nigeria et même en A.E.F. Partout des Européens ont tenté de l'approcher afin de comprendre son organisation, mais ont dû se contenter d'en recueillir seulement quelques bribes ; nous

laisserons donc volontiers à ce reporter de nous décrire ce qu'il en pense et comment il croit entrevoir l'initiation de ses membres.

Sans aucune crainte de contredire tous ceux qui ont écrit sur le « poro », il est bon de faire une mise au point pour la manière d'écrire le nom de cette société secrète. Ce mot *poro* est en train de devenir un substantif généralisé pour toutes les sociétés semblables de l'Afrique, et on pourrait le faire déjà figurer sous la lettre P dans le dictionnaire. Qu'on décrive cette organisation chez les Sénoufo, les Temné, les Baga, les Ewe, les Yorouba, on la dénommera toujours invariablement « *poro* », sans tenir compte du nom autochtone. Cependant l'origine de cette institution paraît se trouver dans une des tribus les plus anciennes de l'Afrique Occidentale, les Yorouba. Chez ceux-ci il est appelé *Oro*, nom qui a passé, comme bien d'autres dans les dialectes sénoufo. Ceux du centre (Korhogo, Sinématiali, Kôga, Karakoro, Tioroniorondougou) l'appellent *gpo-oro*, ce qui signifie « le grand Oro » (*gpo* - grand, et *oro*).